

FanTasia 2004
Vive le cinéma!

Antonin Marquis

Number 234, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marquis, A. (2004). FanTasia 2004 : vive le cinéma! *Séquences*, (234), 8–8.

Manifestations

FanTasia 2004

Vive le cinéma !

C'était la huitième édition de FanTasia. Pour satisfaire leur soif d'un cinéma en marge, 78 000 spectateurs ont envahi les deux salles de projections de l'Université Concordia. Les 110 films au programme n'avaient en commun que d'appartenir à une classe cinématographique à part, très convoitée par ses fans. Le festival témoigne de ce qui fait la richesse du cinéma de genre : permettre une réelle expérience cinématographique devant une abondante production qui fait appel à la notion même de *différence* pour se construire.

Aimer les films fantastiques, c'est faire confiance au cinéma pour explorer les terrains les plus obscurs de l'esprit. Devant un aussi beau film que **Last Life in the Universe** (sorti grand gagnant du festival), comment ne pas reconnaître l'extraordinaire capacité de son réalisateur, Pen-ek Ratanaruang, à repenser et à restructurer les schèmes conventionnels du film d'amour en un agencement aussi inusité que concluant. Parsemé avec justesse d'éléments propres au cinéma fantastique (actes violents débouchant sur des résultats sanglants parfois très graphiques, personnages offensifs transcendant la mort, nécessité pour le héros de fuir une menace quelconque, rencontre avec un allié), ce film, soutenu par une remarquable prestation d'Asano Tadanobu (**Ichii the Killer**) et par une superbe photographie signée Christopher Doyle (rien de moins !), devrait être pris comme modèle d'un cinéma de qualité faisant de l'imaginaire fantastique non plus un seul délire d'adolescent, mais un tremplin vers de nouvelles avenues pour les questions fondamentales que l'humain se pose constamment.

Failan, de Hae-sung Song, s'impose dans cette voie innovatrice et s'ajoute à la liste des étonnants films sud-coréens (**Save the Green Planet**) présentés cette année. Avec le Japon, le cinéma de la Corée du sud est largement en avance sur le reste de la cinématographie mondiale en ce qui a trait à l'audace. Les Toyoda, Kiyoshi Kurosawa et Song nous révèlent une vision éclectique et convaincante d'un cinéma qui prône la mutation et la fusion des styles. En termes de réalisation, ces cinéastes ouvrent la voie vers quelque chose d'unique et d'inspirant !

L'un des réalisateurs les plus populaires du festival (et assurément l'un des plus prolifiques et talentueux parmi les réalisateurs vivants), le japonais Takashi Miike, présentait trois films. Son corpus mérite toute l'attention qu'il obtient à l'échelle mondiale alors



Last Life in the Universe

qu'il poursuit une création singulière, le plus souvent indépendante, et — pour le plus grand bonheur de ses admirateurs — en faisant presque toujours appel à l'excès pour se surpasser. Dans **Gozu**, il marie avec adresse humour — la comédie faisant partie intégrante du génie de Miike — et monstruosité.

Controversé à Cannes en 2003, ce

film provoquant défend une approche qui joue sur la frontière entre le grand art formaliste et les limites du grotesque. Le résultat, conduit de main de maître, est stupéfiant et confronte un public connaisseur de séries B et Z à une redéfinition du bon goût burlesque. Le réalisateur ne saurait connaître d'autre rival que lui-même en ce qui concerne la transgression des limites cinématographiques.

Du côté de la Thaïlande, l'excellent **Saving Private Tootsie** de Kittikorn Liasirikun témoigne de l'inestimable contribution de l'humour, qui fut à l'honneur dans certaines productions. L'œuvre s'interroge avec brio sur l'acceptation d'autrui (homophobie) et sur l'absurdité du concept de suprématie grâce à une mise en situation quasi surréaliste : qu'arrive-t-il lorsque **Tootsie** rencontre **Saving Private Ryan** ?

Les résultats sont pour le moins surprenants : allier un film de guerre avec un film gai n'a évidemment rien d'usuel !

Et parce que le cinéma ne se résume pas à un simple divertissement passif, la capacité d'apprivoisement du spectateur à l'univers schizophrénique du réalisateur allemand Wenzel Storch fut mise à rude épreuve avec **A Journey Into Bliss**. Loïn de tout conformisme narratif, trônant seul au sommet de l'expérimentation formelle et faisant appel à une construction scénographique inégalée, ce film a le mérite de refléter de façon précise la vision troublée qu'a son auteur de la réalité.

Actuellement, l'évolution du film fantastique semble exponentielle. En termes d'originalité et de transgression des dogmes cinématographiques, il est évident que ce type de cinéma est d'une classe à part. La programmation du festival FanTasia en est la preuve. Faute de distributeur, certaines des grandes œuvres présentées ne seront jamais diffusées sur nos écrans. Pourtant, la grande participation du public au festival nous laisse croire qu'il y a une place sur le marché commercial pour ce type de cinéma divergent. Il suffit d'être témoin des bruyantes et enthousiastes réactions des spectateurs à quelques-uns des meilleurs films pour en être convaincu.

Antonin Marquis